

**Monique Fourdin**

## **La névrose infantile : repères structurels et familiaux chez une enfant de 7 ans**

J'ai été témoin de la prise en charge de Maëva pendant une période de neuf mois. L'enfant, alors âgée de 7 ans, était suivie dans un CMPP, par une psychologue auprès de qui je faisais un stage. J'ai déjà eu l'occasion de déplier partiellement ce cas dans le numéro 53 du *Mensuel* de l'École. C'est la question du diagnostic qui avait retenu mon attention, qui était aussi l'interrogation de la psychologue en charge de l'enfant lorsque celle-ci fut présentée à l'unité clinique d'Orly. Toutefois, même si la question de la structure est sous-jacente à mon propos, ce n'est pas l'angle de lecture que j'ai retenu pour cette journée. C'est davantage du choix du sujet et de ce que la fillette a fait de sa rencontre avec le réel en l'espèce de la mort de son père que je vais parler. C'est aussi de son parcours et du traitement de son patronyme que je veux témoigner : en quelques mois, Maëva a avancé dans la construction de son fantasme avec beaucoup de « logique », passant par différentes versions du père jusqu'à ce qu'il fonctionne comme un symbole.

Lorsque je fais sa connaissance, Maëva est suivie depuis deux ans. L'éclosion des symptômes date du décès du père : tristesse, problèmes de sommeil, refus de l'autorité de la mère, et surtout l'enfant ne s'alimentait plus, ne mangeant que des sucreries. À son arrivée au CMPP, la cause du décès du père, parti brutalement, a été présentée comme mystérieuse par la mère et l'enfant : Maëva disait qu'il était mort parce qu'il avait avalé quelque chose qui lui avait fait mal au ventre. Sont ensuite apparues des difficultés scolaires (acquisition de quelques bases en lecture avec des problèmes pour écrire), assorties d'une grande immaturité staturo-pondérale (à 7 ans elle en affiche 4 ou 5) et d'une forme de « débilité » : Maëva colle au discours de

l'Autre, mère ou maîtresse ; elle confond souvent les places, notamment avec celle qui est son aînée ; parfois ses phrases ne se bouclent pas, la signification reste en suspens : c'est comme si elle ne trouvait pas dans le « je » le point d'ancrage nécessaire à l'inscription dans une parole et une histoire. « La lecture ça sert à lire et la marche à marcher », répond-elle de façon tautologique. Elle a aussi beaucoup de mal à se repérer dans la génération. Sans être une cause, les coordonnées familiales sont complexes. La fratrie est composée de cinq demi-frères et demi-sœurs, que les parents ont eus chacun de leur côté : un grand frère et une grande sœur de 18 et 20 ans, enfants d'un premier lit ; une sœur de 12 ans et demi, née d'une autre union ; et un petit frère de 7 mois que sa mère a eu avec l'homme avec lequel elle s'est rapidement remariée. De son côté, le père avait déjà une fille.

Rétrospectivement, nous faisons l'hypothèse que Maëva est alors « encalminée » dans une position précœdipienne de fixation à l'objet oral de la demande, celle à laquelle Freud ramène l'étiologie des névroses et notamment de l'hystérie, qu'il soupçonne être en rapport avec la « phase du lien à la mère ». Que répond-elle lorsque la psychologue lui propose de rencontrer quelqu'un qui peut les aider, elle et sa mère, dans leur travail ? Maëva se dirige vers les jouets, apporte une truie et son goret qu'elle append à ses mamelles : elle les montre à sa mère, pointant que le bébé est en train de boire le lait de sa maman et mimant la tétée. Serait-ce un « trognon » de fantasme qu'elle met en scène, alors même que sa mère est en train d'évoquer son souhait de retravailler et les difficultés de sa fille qui n'arrive pas à lire seule ?

Lors de la présentation de patients, et contre toute attente, Maëva se montre animée d'une vive curiosité sexuelle focalisée sur sa sœur de 12 ans et demi qui « fait des bêtises ». Affichant une perversion polymorphe caractérisée, elle relate des scénarios organisés autour des objets partiels qui viennent imaginer et nommer la jouissance. Pourtant, si cette sœur prépubère est bien porteuse de la question de Maëva sur son propre sexe, elle est aussi représentative du conflit névrotique qui l'anime : elle s'interdit la parade féminine de sa sœur qui « fait sa belle » et s'offre comme objet regard pour les garçons. Elle déploie aussi une théorie sexuelle infantile assez « classique » pour expliquer l'arrivée du puîné, théorie qui met en évidence l'importance de l'érogénité de la sphère orale et qui nie la

différence anatomique entre les sexes : c'est en mangeant que le petit frère a été conçu et elle ne sait pas d'où il est sorti. Plus fondamentalement, Maëva présente une inhibition massive : elle ne « veut » pas lire, écrire, faire des mathématiques, « c'est pas bien », et elle témoigne d'un refus de savoir. Je dois la qualification de « refus » à Josée Mattei qui anime notre groupe. Pour cette enfant en âge d'apprendre, le savoir est frappé d'interdit : « Ma maman, elle aime pas qu'on lit », réponse dont vous apprécierez l'équivocité de ce qui est (inter)-dit... L'entrevue se termine sur une position apparentée au renoncement, quand la fixation imaginaire à la frustration fait obstacle à la castration : « Ma sœur, elle aime travailler, pas moi. Je m'assois sur un tabouret, j'ai faim, et maman veut pas faire à manger. »

Pourtant, cette rencontre avec un tiers, un thérapeute « homme » de surcroît, n'a pas été sans effet. Le soir même, Maëva est invitée à dire ce que la présentation lui a apporté : « C'était intéressant, parce qu'ils ont écrit sur moi », et elle jette un œil dans ma direction, moi qu'on a présentée comme quelqu'un qui « apprend ». Pour la première fois depuis ma présence silencieuse en tiers dans la séance, la patiente sort donc du cadre du face-à-face avec la psychologue en m'incluant dans le dispositif. Plus étonnant, sa remarque redouble ce qui s'est passé furtivement le matin. À deux reprises, Maëva s'est tournée vers l'assemblée, placée elle aussi en tiers, et son regard s'est porté vers moi qui étais train de prendre des notes au premier rang, retranscrivant la présentation.

D'abord, quand la patiente a commencé à se montrer impliquée dans son symptôme, déclarant : « Ça m'intéresse de faire quelque chose parce que c'est mieux pour écrire. Quelqu'un qui écrit, c'est mieux quand on fait des devoirs. » Ensuite, lorsque Maëva a exprimé son souhait de devenir policière, ce qui ferait l'objet d'un conflit avec sa mère : celle-ci aurait affirmé qu'il n'existe pas de policières, alors que la petite en a vu à la télé. L'extrait est très édifiant sur la position de Maëva au premier temps de l'Œdipe. Après avoir répondu à la question du féminin par une identification inscrite dans la signification phallique, version très freudienne, elle a conclu en effet que « les policières, ça n'existe pas », inféodée au discours du grand Autre maternel. Disons rapidement que tout en se construisant sur un mode hystérique Maëva a du mal à franchir l'étape de la castration imaginaire et à passer de la métonymie à la métaphore.

L'autre conséquence majeure de ce temps d'élaboration de l'unité clinique a été de permettre que la psychologue s'autorise à introduire la question du père de cette petite fille. Dans l'après-coup, elle demande à la fillette pourquoi elle ne parle jamais de son papa ni de sa mort. Maëva explique alors qu'il y a des mots qu'elle ne comprend pas, qu'il y a ceux qu'on comprend, ceux qu'on ne comprend pas, ceux qu'on écrit, ceux qu'on dit. Elle confie que son père, qui est au Ciel, lui envoie des lettres et qu'il invente des mots qu'elle ne comprend pas. Tout cela fait écho à ce qu'elle a avancé le matin : elle a dit connaître les lettres de l'alphabet, mais pas quand elles sont écrites : « J'arrive pas à lire les mots. Je sais plus comment on dit une lettre. [...] Je suis en train de rêver des nuages. » Loin d'être hallucinée, Maëva exprime avec gravité à quoi la mort de son père l'a confrontée : la mise en jeu de l'ordre symbolique et de ce qui sert de cadre à la réalité, comme le montre aussi sa question sur les policières, symptomatique d'une interrogation sur le lien entre les mots et ce qui peut « être » ou ne pas être.

La mort et la femme : deux modalités de rencontre avec le réel, soit « la butée logique de ce qui, du symbolique, s'énonce comme impossible <sup>1</sup> ». Maëva le dit très bien : elle est en prise avec la signification énigmatique, « qu'est-ce que ça veut dire ? », là où se logent dans le complexe d'Œdipe le père comme celui qui l'a et dans l'articulation langagière la métaphore paternelle qui confère la signification phallique. Pourra-t-elle s'extraire de la place d'objet métonymique de l'Autre maternel ? Avec l'image d'un père doté de la puissance de créer le verbe, sorte de dieu vivant, notre petite patiente est déjà engagée dans une construction mythique qui l'éloigne de la Chose innommable et irréprésentable, le cadavre de son père décédé, l'impossible à dire ; c'est une version du père qui supporte la fonction de la cause de l'émergence du signifiant dans sa dimension de non-sens ; mais c'est aussi un père surmoïque un peu trop présent pour cette fillette.

Après les vacances de la Toussaint, Maëva annonce qu'elle a « révisé » et qu'elle a « fait du travail ». Elle témoigne en effet de sa mise au travail : avec des crayons, soit un objet qui sert à écrire et que je traite comme un signifiant – m'inspirant de la méthode préconisée

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 143.

par Lacan pour l'analyse du mythe dans le séminaire *La Relation d'objet* -, Maëva construit une sorte de mobile de Calder <sup>2</sup>. Ainsi, à l'aide d'une ficelle et de trois crayons, elle pose une question avec une précision étonnante : est-ce qu'en substituant un élément marron à un élément rose il est possible de faire tenir dans le vide trois éléments liés ensemble ? La question de savoir si le montage tient n'est pas référée au poids ou à la forme des crayons ni à la solidité de la ficelle, mais à la couleur de cet élément tiers. Nous retrouverons ce critère différentiel de la couleur dans les séances ultérieures (elle prend un poupon blanc, puis un autre, avant de lui substituer un « marron ») ainsi que l'importance du nombre 3 (elle se demande si une mère peut nourrir trois enfants). Or, le nouveau mari de sa maman, que la petite a tout de suite appelé « papa », est « marron » et son petit frère, métis, l'est aussi.

Avec ce jeu, Maëva s'adonne donc à un traitement symbolique de l'imaginaire (un trait prélevé sur le corps de l'autre) en lien avec les éléments de son existence ; elle est vivifiée par cette création à laquelle elle est reliée physiquement par la ficelle. Je me risquerai à dire qu'elle peut alors passer du 2 au 3 ou encore du phallus imaginaire au phallus symbolique en tant que « puissance concrète de l'exercice d'une abstraction <sup>3</sup> », soit la définition du père symbolique. Elle réalise en tout cas un nouage des registres qui a un effet de corps et un effet sujet.

Je laisse de côté les constructions ludico-fantasmatisques de Maëva pour me concentrer sur le traitement qu'elle fera ensuite de son prénom et de son patronyme. La fillette explique qu'elle ne peut

2. Elle veut soulever les crayons à l'aide d'une ficelle avec laquelle elle les attache. Elle commence avec plusieurs, cela ne fonctionne pas : elle le remarque et s'y prend autrement. Elle essaie avec un, puis avec deux. Elle poursuit : « Est-ce que ça tient à trois ? » Pas dans un premier temps : « Avec trois, c'est plus difficile ! » Alors Maëva remplace l'un des trois feutres, de couleur rose, par un crayon marron strictement identique par ailleurs : « Peut-être avec le marron ? », indique-t-elle, comme si la différence de couleur à elle seule pouvait avoir une importance pour la réalisation de son objectif : faire tenir l'ensemble et le soulever au-dessus du bureau, en suspension. Elle parvient alors à attacher les trois crayons et à les monter en l'air devant elle : elle manifeste sa satisfaction, « oui, c'est possible ! », le montage ne tombe pas.

3. M. Lapeyre, *Complexe d'Œdipe et complexe de castration*, Paris, Anthropos/Economica, 2000, p. 57. Le phallus est la forme, l'image érigée, ce n'est pas le pénis, rappelle Lacan dans *Le Séminaire, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 70.

pas résoudre les problèmes en mathématiques car elle n'arrive pas à lire les énoncés. Elle se plaint de la réponse de la maîtresse qui lui dit de se débrouiller toute seule et ne veut pas l'aider. On découvre alors qu'à la maison sa mère lui lit les énoncés : bel exemple des bénéfiques secondaires que Maëva tire de son incapacité à lire ; elle a sa mère pour elle toute seule et s'assure de son amour. Dans la même séance, elle entame un dessin : un soleil en haut à gauche, le ciel, un pré, un arbre, des abricots, et une kyrielle d'escargots qu'elle dessine de différentes couleurs, avec deux points très marqués pour les yeux plus un pour la bouche. Elle dessine un cœur et signe au-dessus de son prénom, mais les trémas du « E » sont absents : ils se baladent sur la feuille sous la forme des yeux des gastéropodes qui la regardent et de leur bouche qui peut la dévorer. Les lettres ne seraient-elles pas trop collées à l'image pour fonctionner comme lettres, comme l'indique la matérialisation du regard dans l'écriture, figure d'un sur-moi féroce ?

La fois suivante, elle commence un autre dessin : un soleil sur la gauche, deux nuages gris, puis un arc-en-ciel et des guirlandes qui recouvrent les nuages « pour faire joli ». Elle signe son dessin : « MAEVAD. » en lettres bâtons. « MAEVAD ? » s'étonne la psychologue, qui lui demande pourquoi elle n'écrit pas son nom de famille en entier : « J'aime pas écrire mon nom », rétorque Maëva sur le seuil de la porte. Première nouvelle...

C'est sur une tonalité dépressive que s'engage la séance suivante. En barrant le signe de la présence de son père, les nuages gris, Maëva exprime-t-elle de la haine pour ce père déifié et indique-t-elle ce qu'il en reste : un nom, un symbole, le totem de l'ancêtre ? En se séparant d'une partie des lettres de son patronyme, de quoi se sépare-t-elle ? Elle en a conservé l'initiale et l'a accolée à son prénom en la bordant par un point : à quoi correspond ce « collage » ?

Maëva dessine : toujours un soleil dans le coin à gauche, trois nuages bleus, un sapin, une étoile, puis elle inscrit son prénom au milieu de la feuille. Cela se complique avec le nom de famille : elle met un « D » séparé du prénom, qu'elle barre, pour lui substituer un « A » en lettre cursive entre son prénom et le « D », avant de réécrire son prénom au-dessus, avec un « D » sous le M de « MAEVA ». Elle dit alors s'appeler Maëva « Grandin », soit le nom d'une fille de sa classe

qui porte le même prénom qu'elle. La psychologue la renvoie alors à la séance précédente : se souvient-elle de ce qu'elle a dit ? Et elle rappelle à Maëva qu'elle ne s'appelle pas Grandin. La petite sourit, très contente de reprendre cette question. Elle retourne la feuille et dit s'appeler Maëva « Plotin » : c'est le nom de jeune fille de sa mère et c'est comme ça que sa grand-mère maternelle l'appelle. La psychologue prend position : « Tu sais bien que tu ne t'appelles pas comme ça ! » Et notre jeune patiente peut dire sans problème qu'elle s'appelle Maëva « Duran » : « C'est le nom de mon papa. » Ultérieurement, sur un autre dessin, elle signera encore « MAEVAD », en encadrant sa création.

« MAEVAD » est un signifiant qui présente des similitudes avec l'holophrase. Notons cependant que fermer Maëvad avec un point (solution 1), recourir à un trait emprunté à l'autre (solution 2) ou envelopper le mot avec un cadre (solution 3) sont des issues variées qui semblent moins relever de la nécessité de fusionner l'Un et l'Autre que de border la première lettre, résidu de l'objet d'amour perdu, à l'aide d'un trait unaire : une marque (1), une identification de type hystérique (2) ou une ligne, un tracé (3). La première lettre de son patronyme fonctionne d'ailleurs comme une lettre alphabétique qui ne serait pas passée à l'écrit, car elle ne s'associe pas aux voyelles pour former une syllabe : « MAEVAD ? » demande la psychologue, « - Non, MAEVA dé. Dé, c'est mon nom de famille ». Or, pour former des phonèmes avec des consonnes et passer à l'écriture syllabique, il faut avoir oublié le nom de la lettre et son image, ce qui n'est pas le cas de ce « D ». Comment « lire » dans ces conditions et vocaliser ce qui est écrit, quand le refoulement n'opère pas ou mal ?

Ces manifestations révèlent une difficulté à faire du nom de famille un signifiant identifiant sous lequel Maëva pourrait se ranger dans la chaîne symbolique, assumer une parole « en son nom », dire « je » dans l'énoncé et exister comme sujet d'une énonciation. Elle présente en parallèle des moments de vacillation de l'identité et de confusion dans la place qu'elle prend dans la parole. Trois séances ardues tourneront aussi autour des problèmes de repérage dans la famille, notamment du côté de la lignée paternelle.

Par manque de temps, je signale simplement que la logique du cas témoigne alors du lien entre le sujet de l'énonciation, en tant que

lieu du surgissement du trait unaire, et l'écriture du nom propre et des lettres. La lettre et le nom propre participent d'ailleurs tous les deux de l'écrit : ils fonctionnent à la jonction de l'émission vocale et du trait, comme Lacan le déploie dans le séminaire *L'Identification* à la leçon du 20 décembre 1961. Le nom propre a à voir en effet avec le lieu d'avènement du sujet de l'énonciation au lieu de l'Autre, soit le trait unaire, le  $S_1$ , mais en même temps il en indique le point d'impensable et d'indicible : le réel, là où le sujet est barré dans l'ordre du signifiant et l'Autre manquant, troué. C'est le lieu de l'objet non spéculaire (la chose) et du hors-sens, là où le désir de l'Un s'égalise au désir de l'Autre, au point de recouvrement de leur manque. Le nom propre ne peut donc fonctionner comme support d'identification que si le sujet consent à s'identifier à un signifiant dont le signifié lui échappe, dont la signification est retenue au lieu de l'Autre de ce premier Autre réel, inatteignable, opération qui résulte de la castration symbolique. C'est la définition même du Nom-du-Père et de la métaphore paternelle : elle permet cette identification et toutes celles qui prendront la suite, assurant le fonctionnement du signifiant comme « semblant », habillage de la chose. C'est aussi cette opération qui fait du sujet un sujet représenté par un signifiant pour un autre, soit la barre mise sur le sujet qui acquiert ainsi la signification phallique : une perte de savoir sur la jouissance, mais un gain dans la capacité à s'identifier à son être de vivant, à son sexe, et aussi à s'historiciser.

C'est ce que la suite de la prise en charge de Maëva démontre, avec la mise en place d'une ultime version du père qui lui permet de prendre ses distances avec le réel hors sens. La fillette est en colère : c'est toujours sa grande sœur qui décide, que ce soit pour le choix du chemin qui mène au CMPP ou pour la place dans les lits superposés de la chambre nouvellement repeinte. Maëva a dit « la première » qu'elle voulait dormir « en haut », sa sœur ne veut pas, mais « ça ne va pas se passer comme ça ! », « elle ne va pas occuper la place tout le temps ». Son beau-père a signifié à sa sœur que ça ne peut pas être toujours elle qui dort au-dessus et Maëva lui fait confiance quant au fait qu'elle devra obéir- beau-père qu'elle appelle d'ailleurs « papa » avant de se reprendre, entendant son lapsus. Maëva a donc trouvé un Autre en qui elle a foi ; elle pense qu'il peut arrêter cette grande sœur qui « n'écoute pas sa mère » et qui danse dans les couloirs de l'hôpital. Ce père protecteur et aimant ménage une place pour sa parole, la

protège de la rivalité féroce dans la fratrie et vient faire cesser la jouissance. On peut dire qu'elle a « adopté » le mari de sa mère : « papa » est désormais un signifiant qu'elle peut attribuer à la personne qui incarne la fonction.

La séance suivante confirme que le père fonctionne désormais comme un symbole, y compris son patronyme. La fillette entame un dessin qu'elle arrête tout de suite : « Je me suis trompée », et elle retourne la feuille. Elle dit ne pas savoir ce qu'elle voulait dessiner. « Tu t'es trompée mais tu ne sais pas ! » ponctue la psychologue. Un savoir insu anime Maëva, qui annonce qu'elle va aller « faire les bébés » ! « Faire les bébés ? » reprend la psychologue : et la fillette de rigoler, le savoir devient gai, la signification phallique est sous-entendue, inter-dite. La suite est encore plus savoureuse : elle veut mettre un choucou à un poupon mais « c'est dur de coiffer les bébés ! » et elle ahane, fait des bruits de bouche suggestifs... Elle s'empare d'un poupon : « Je vais le laver à la douche pour garçon. » « - Ah bon ? Il y a des douches pour les garçons ? » « - Oui, parce que les filles doivent pas voir les garçons et les filles doivent pas voir les garçons. » Voilà qui est dit et redit dans un seul sens : il est bien question de ce qu'une fille pourrait voir sur le corps d'un garçon et qu'il ne faut pas, et pas n'importe quel garçon : un bébé marron... Le fantasme s'organise maintenant autour de l'objet du désir, alors qu'avant elle s'employait surtout à gaver ou affamer le poupon de couleur dans des scénarios sadiques oraux. « Pourquoi les filles ne doivent-elles pas voir les garçons ? », la question la laisse muette mais pas sans désir de continuer : « À demain » laisse-t-elle échapper, nouveau lapsus...

Outre la tonalité très hystérisée de cette séance, nous retenons que ce jour-là elle a signé son œuvre et cadeau. Elle a dessiné une grande fleur en forme de cœur, destinée très clairement à la psychologue. Elle a écrit son prénom sur la gauche. Étonnement de la thérapeute : « Tu n'as pas signé MAEVAD ? » La petite revient sur ses pas : « Eh ben non ! » lance-t-elle en souriant, sur un ton roublard. Elle reprend le papier et avec beaucoup d'application elle écrit son patronyme en lettres cursives, excepté la première lettre, le « D », qui demeure en caractères bâtons. Attachées entre elles, les lettres forment des vocables : le nom de la lettre est oublié au profit de sa valeur sonore. Qu'en est-il alors du « D » ? Serait-ce le nom de jouissance de Maëva qui continue de fonctionner comme lettre ?

Citons encore cette séance où Maëva explique qu'elle a accompagné son petit frère à l'hôpital, précisant qu'elle l'a vu tout nu « une seule fois ». Et qu'a-t-elle vu ? « Je n'ai pas vu autre chose. » « - Autre chose que quoi ? » La petite devient mutique ; elle termine la séance en silence, dessinant une sorte de serpent, dont elle ne voudra rien dire...

La fois suivante, elle joue avec les prénoms des enfants de sa classe et le sien : elle signe EVA, car « maman le dit, MA EVA ». Elle peut désormais entendre l'équivoque et l'écart entre l'écrit et la parole, entre l'énoncé et l'énonciation.

La dernière fois où je l'ai rencontrée, notre Œdipe en herbe était très à l'aise avec les repères spatiaux-temporels et elle pouvait parler de sa vie d'enfant de façon vivante et cohérente. Elle a voulu dessiner : une mère qui attend un enfant et deux fillettes avec des couettes. C'est la première fois qu'elle faisait des personnages. La psychologue lui a demandé si elle savait comment on faisait les bébés : « Elle a un mari. » Et d'où sortent-ils ? « De la chounette », et elle a désigné la place du vagin. La thérapeute lui a redemandé si elle avait envie de savoir comment on faisait les enfants. Je laisserai le dernier mot à Maëva : « Pas tout le temps »...